

## Artisans et ouvriers en milieu rural L'exemple de Locarn (Côtes-d'Armor) de 1851 à 1999

La commune de Locarn est située au sud-ouest des Côtes-d'Armor, dans le canton de Maël-Carhaix frontalier du Finistère à l'ouest, du Morbihan au sud. Sa population, qui était de 1 768 habitants en 1851, n'était plus que de 457 en 1999, date du dernier recensement.

Son nom n'est guère connu, même s'il arrive que l'on parle d'elle dans les médias régionaux, à propos de son Institut, de sa colonie d'étourneaux ou de ses nouveaux résidents. Elle est également citée dans des revues d'art religieux et dans des circuits touristiques.

L'auteur de ces lignes y est né, y a complètement vécu jusqu'en 1954, y a passé la plus grande partie de ses vacances scolaires jusqu'en 1970 et y a des attaches familiales directes. Fils de deux artisans, il s'est assez facilement retrouvé dans le sujet du congrès de Vitré «De l'artisanat à l'industrie», d'autant que Locarn a également eu pendant la plus grande partie du XX<sup>e</sup> siècle une population ouvrière importante. La grande activité de la commune étant l'agriculture, artisans et ouvriers n'y ont jamais formé qu'une minorité. Il n'en était pas moins intéressant de la regarder de plus près, dans sa diversité professionnelle et dans ses comportements que l'on peut, dans certains domaines, distinguer de ceux des autres habitants.

La base de l'étude a été le dépouillement des recensements de population, à commencer par celui de 1851, qui a porté un soin particulier aux professions et qui donne la situation de départ. Pour la suite, à défaut de ceux de 1911, 1936 et 1954, malheureusement disparus, on a eu recours à ceux de 1906, 1931 et 1962. Divers documents (dont le recensement de 1968) et statistiques ont permis de compléter leurs informations<sup>1</sup>. Pour la période récente, on y a ajouté des souvenirs personnels et des entretiens.

---

<sup>1</sup> À l'exception des statistiques religieuses, dont les résultats paroissiaux n'ont pu être consultés ; on y a imparfaitement suppléé en recourant aux chiffres par canton des *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français* (voir bibliographie).

L'article comporte cinq parties : les quatre premières sont des coups de projecteur sur les années retenues, la cinquième étant consacrée à l'évolution accélérée du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle.

À cette annonce, il faut ajouter quelques précisions de vocabulaire :

- les effectifs des professions englobent patrons et compagnons, à la fois pour éviter les répétitions et en raison d'un petit nombre de cas douteux ;
- les meuniers, d'abord comptés avec le secteur agricole, ont finalement été classés avec les artisans, mais leur nombre et leur localisation restent identifiables ce qui permet de les réaffecter ;
- enfin, Locarn faisant partie de la France de l'Ouest, où l'habitat est dispersé, village désigne un hameau et non le chef-lieu appelé bourg.

## Présentation de la commune

Son territoire s'étire d'est en ouest, approchant les 15 kilomètres dans sa plus grande longueur, pour une largeur maximale d'environ 5 km en son centre. Si sa moitié orientale reste en grande partie comprise entre 3 et 4,5 km, sa moitié occidentale va en se resserrant jusqu'à 2 km vers son extrémité. Au total, sa superficie est de 3 236 hectares.

Située à la jonction du massif granitique de Quintin-Duault et des collines descendant vers le bassin de Châteaulin, elle va en s'abaissant vers l'ouest, des hauteurs du Bois de Follézou (280 m) aux rives de l'Hyères (100 m) qui constitue la limite ouest. Descendant de l'est, deux ruisseaux l'entourent presque complètement sur les trois autres côtés. Celui du nord traverse le bord du massif et y creuse les gorges du Corong, celui du sud passe dans des terrains schisteux plus tendres. Le pourtour de la commune est donc assez escarpé, mais le plateau central incliné est lui-même entaillé de petits filets d'eau qui lui donnent un relief bosselé. Bois et landes dominent sur les hauteurs de l'est, les prairies se rencontrent plus fréquemment dans la moitié basse et dans les secteurs humides.

Jusque vers 1960, on y pratique un système de polyculture-élevage traditionnel. Des spécialisations apparaissent ensuite, en même temps que les méthodes, le matériel et les bâtiments se modernisent. L'élevage porcin se développe d'abord, celui des bovins pour le lait puis la viande le remplace progressivement, tandis que les poules pondeuses et les poulets d'exportation sont produits dans des «ateliers» de plus en plus importants. Les terres agricoles, remembrées entre 1968 et 1971, portent essentiellement de l'herbe ; le trio blé-orge-avoine vient ensuite, suivi par le maïs, nouveauté des années 1960. Cette évolution s'est accompagnée d'une diminution du nombre d'actifs agricoles, d'une concentration des unités de pro-

duction (près de 200 exploitations en 1955, moins de 60 en 2000) et d'une forte intégration économique.

Le sous-sol de la commune offre quelques ressources – granite, schiste, sable, tourbe – ayant donné lieu à extraction. Par ailleurs, au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, deux usines se sont installées sur sa limite ouest<sup>2</sup>. Un premier établissement est créé dans les années 1830, sur le site de la ferme de Lochrist ; son activité, qui mêle tannerie, exploitation forestière et ferme produisant du colza et du blé (avec moulins à huile et à farine) ainsi que du beurre, occupe plus de quatre-vingts ouvriers<sup>3</sup>. Le second y est arrivé en 1979, lorsqu'une usine d'aliments du bétail située en Carnoët a transféré ses bâtiments de production sur la rive gauche de l'Hyères, c'est-à-dire en Locarn. Excepté ces deux cas, l'un sans lendemain, l'autre récent, c'est en dehors de la commune que s'est exercée l'activité ouvrière qui va être évoquée. Par contre, entre ces deux dates, de nombreux artisans ont travaillé sur son sol.

Les habitants de Locarn sont appelés locarnois ; au début de la période étudiée, ils sont 1 768.

### 1851 : le temps des vieux métiers

Avec 1 768 habitants, la commune connaît en 1851 son peuplement maximum. Ils se répartissent entre le bourg (160 h.), deux gros villages (Le Guellec 90 h. et Restquelen 74 h.) et soixante-dix hameaux, dont neuf de 40 h et plus. La densité approche les 55 habitants au km<sup>2</sup>, il s'agit donc d'un espace habité.

La majorité de la population (52 %) a entre 20 et 60 ans, les «jeunes» en représentent 43 % et les «vieux» 5 %. Cette situation résulte d'une forte mortalité (34,3 ‰), particulièrement avant 20 ans, qui vient contrarier les effets d'une natalité importante (39,1 ‰).

L'activité principale est l'agriculture qui occupe autour de 77-78 % de la population active<sup>4</sup>. Mais les artisans en représentent près d'un cinquième (19,3 %). Les autres catégories sont peu nombreuses : 13 commerçants, essentiellement des cabaretiers exerçant principalement au bourg, 8 «métiers divers» (clergé, instituteur, notaire) et une dizaine de domestiques au service des commerçants ou de rentiers.

<sup>2</sup> Une industrie du verre a existé autrefois dans la forêt de Duault ; des vestiges de cette activité sont encore visibles au village de Loguével, dans l'est de la commune.

<sup>3</sup> *Le Dinannais. Journal des intérêts de l'arrondissement de Dinan*, n° 29, 22 janvier 1837. Document fourni par Christophe de Quelen.

<sup>4</sup> Celle-ci s'élève à 989 personnes, non compris 87 mendiants (dont 70 femmes) qui habitent avec le reste de la population et semblent assez bien intégrés, et une douzaine de rentiers.

### Artisans. Données quantitatives

Les artisans sont dispersés dans les villages. Le bourg n'en compte que 21, les deux centres secondaires une douzaine chacun. *Au total, ils sont 191*. On trouvera ci-dessous les effectifs des divers métiers par ordre d'importance :

70 filandières	7 menuisiers	3 fourniers
37 meuniers	6 sabotiers	3 cordonniers
14 couturières	5 maréchaux	2 tricoteuses
13 tisserands	5 maçons	1 charron
11 tailleurs	3 charpentiers	1 tonnelier
8 carriers	3 couvreurs	

Pour en faciliter la présentation, ils ont été regroupés en cinq catégories.

#### TEXTILE-HABILLEMENT

L'importance de ce secteur est assez logique. À une époque où la production industrielle d'étoffes n'est pas encore très développée et où la distribution est de toute façon limitée par la faiblesse des communications, il faut bien se débrouiller sur place.

*70 filandières et 13 tisserands travaillent le chanvre.* Cette plante est alors cultivée sur plusieurs hectares<sup>5</sup>. Au point de départ, il faut transformer en fil les fibres des tiges. C'est le travail des filandières, que l'on trouve dans la moitié des villages de la commune. Elles se situent au niveau le plus bas de l'échelle professionnelle, comme en témoignent leurs liens avec les autres catégories de la population. Cinquante sont mariées : une vingtaine à des hommes dont le moyen d'existence est leur force de travail (19 journaliers et 1 garçon-meunier), une dizaine à des tisserands ou des tailleurs d'habits, une quinzaine à divers artisans, quelques-unes à des domestiques de ferme, aucune à un cultivateur. On ne sait pas quelles professions exerçaient les maris de la dizaine de veuves. Quant à la dizaine de célibataires, elles sont filles de journaliers, mendiants, cordonnier et dans un cas sœur et filles d'un fermier-cultivateur.

Le fil de chanvre sert directement à la fabrication de ficelles et de cordes, d'usage agricole ou quotidien. Transformé en toile, il est utilisé pour les vans à céréales, les sacs, les matelas, les chemises, les vêtements de travail. Les 13 tisserands sont eux aussi dispersés sur le territoire. On constate, sans pouvoir en donner d'explication, qu'il n'y en a pas au bourg ni dans les villages voisins, mais qu'ils habitent plutôt en périphérie.

<sup>5</sup> Les premiers recensements agricoles ne donnent que les chiffres par cantons : en 1852, le chanvre couvre 18 hectares dans celui de Maël-Carhaix. Il n'est pas produit sur de grandes pièces de terre, mais dans des courtils bien fumés situés à proximité des habitations.



Une autre matière première est la laine, produite par quelques centaines de moutons. Son filage n'est pas référencé comme profession ; il devait constituer une activité féminine parmi d'autres dans les exploitations pratiquant cet élevage. La laine est utilisée seule ou mélangée à des fils de chanvre dans la fabrication de berlinge, étoffe grossière mais chaude.

*L'habillement occupe 14 couturières et 11 tailleurs, ainsi que 2 tricoteuses (pour la laine).* À l'inverse des précédents, tailleurs et couturières sont assez regroupés : 6 à Restquelen et au Guellec, 2 à 3 au bourg et dans trois villages, les autres isolés. Ce regroupement s'accompagne souvent d'une concentration professionnelle, familiale et sociale qui sera évoquée plus loin. Les tricoteuses exercent, l'une dans la partie haute, l'autre dans la partie basse de la commune.

À l'habillement proprement dit, il faut ajouter six sabotiers et deux cordonniers, dispersés, ce qui porte l'ensemble à 35 et l'effectif total du secteur textile-habillement à 118 actifs.

#### MEUNIER ET «FOURNIERS»

Le secteur de la «panification» compte 37 meuniers et 3 fourniers. Les premiers relèvent de six moulins situés sur les ruisseaux à forte pente bordant la commune. Les plus importants occupent de 6 à 8 personnes : celui du Plessix est activé par un meunier, sa femme, cinq travailleurs familiaux et un garçon-meunier ; à Kersault, la main-d'œuvre est constituée de deux frères et une sœur.

Les trois fourniers sont un couple au bourg et un veuf dans un village de la partie ouest. Le nom désigne plus un tenancier de four qu'un boulanger, ce qui signifie qu'il cuit la pâte qu'on lui apporte, des fours de village ou familiaux existant par ailleurs.

#### CARRIÈRES ET CONSTRUCTION

Cette activité concerne une vingtaine d'actifs. Les plus nombreux sont les carriers (8), artisans, compagnons ou quasi-ouvriers. Un artisan employant son fils et un domestique réside au bourg, un carrier isolé habite un village de l'ouest et quatre autres sont «domestiques-carriers» pour le compte de deux frères dans un village de l'est. Ces localisations sur le rebord sud s'expliquent par la possibilité de creuser facilement dans les abrupts qui dominent le Kersault, où de nombreuses traces d'excavations sont encore visibles. La production consiste en pierres, mais aussi en ardoises<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> Deux géographies des Côtes-du-Nord, parues en 1856 et 1862 (voir bibliographie) indiquent, dans leurs notices communales, l'une «carrières d'ardoises exploitées sur plusieurs points», l'autre «ardoisières exploitées qui produisent environ 200 milliers d'ardoises».

La construction est le fait de 5 maçons, 3 charpentiers et 3 couvreurs dispersés entre le bourg et cinq villages. Il convient de préciser qu'à cette date, les deux tiers des maisons sont couvertes de chaume.

Le niveau social de ces travailleurs est assez variable : cinq carriers sont domestiques ; les trois charpentiers sont mariés à des filandières de même qu'un des carriers et un des couvreurs ; un des maçons est l'époux d'une journalière ; un maçon et un couvreur ont pour conjointes des couturières ; deux maçons (père et fils) ont une servante, mais ils ont la charge d'un enfant de six ans ; trois fils travaillent avec leur père. Une exception peut-être : le carrier du bourg dont la femme est «ménagère».

#### MATÉRIEL AGRICOLE

Quelques artisans travaillent spécifiquement pour l'agriculture. Cinq «maréchaux», répartis entre le bourg et deux villages, s'occupent de ferrer les nombreux chevaux de la commune et de réparer les quelques appareils mécaniques utilisés à l'époque. Un charron fabrique du matériel de transport et un tonnelier réalise toutes sortes de récipients. Un maréchal, époux d'une commerçante, emploie un compagnon qui habite chez lui ; deux autres sont mariés à des ménagères ; le dernier maréchal, le charron et le tonnelier ont pour conjointes des filandières.

#### MENUISIERS

L'activité de ces artisans s'applique aussi bien au mobilier des maisons qu'au petit œuvre de la construction, à la fabrication de cercueils ou à tout autre objet en bois que les agriculteurs ne réalisent pas eux-mêmes. Ils sont sept, répartis en six lieux, avec une forte concentration au sud-est de la commune. Celui du bourg est en même temps débitant. Les alliances matrimoniales des quatre mariés mènent vers deux filandières, une débitante et une ménagère ; les trois célibataires sont un apprenti qui travaille avec son père, un fils d'agriculteur vivant dans sa famille et un vieux garçon habitant chez des cultivateurs.

Le point commun de tous ces métiers est de satisfaire sur place les besoins de la population (habits, sabots, logement, mobilier, pain) et de l'activité agricole (entretien des animaux, du matériel de culture, bâtiments agricoles), les cultivateurs fournissant pour leur part la matière première de l'alimentation et de l'artisanat textile. Cette satisfaction sur place s'exerce même à un niveau plus réduit que le territoire de la commune, la dispersion des métiers permettant de répondre aux demandes de zones moins étendues.

Les unités de production sont, par définition, de petite taille puisqu'il s'agit d'artisanat. Elles se limitent généralement à une ou deux personnes. Le chiffre 3 n'est atteint que dans sept cas : une tante et deux nièces filandières, des couturières dans le même cas, un artisan carrier et deux compagnons, un tailleur et deux couturières, deux tisserands et une filandière, un

trio filandière-couturière-tailleur et le moulin de Kersault. À un niveau supérieur, on trouve, à Restquelen, un atelier familial comprenant un tailleur, quatre filles couturières et un fils également tailleur ainsi que quatre moulins occupant de quatre à huit personnes. Encore au-dessus, à Pempoul, existe une sorte de PME, tenue par deux frères dont l'un, célibataire, est fermier-cultivateur avec deux domestiques et un pâtre, et l'autre meunier ainsi que sa femme et cinq domestiques ; l'un des deux ou les deux ensemble emploient également quatre domestiques-carriers. Soit une unité de production de onze personnes pour le moulin et la carrière, de quinze pour l'ensemble.

Mais ce cas isolé et les quelques autres cités plus haut ne doivent pas faire oublier que la grande majorité des artisans n'occupe pas une place très élevée dans l'échelle sociale, comme l'indiquent leurs alliances matrimoniales. Artisans et compagnons se marient principalement à des femmes de leur milieu, secondairement à des journalières ou des domestiques, ponctuellement à des commerçantes. Il faut ajouter que le monde des cultivateurs n'est pas homogène et que le secteur agricole comporte environ un tiers de domestiques, pâtres et journaliers.

### *Artisans. Aspects qualitatifs*

#### UN QUOTIDIEN MARQUÉ PAR LA TRADITION

Les artisans qui viennent d'être présentés baignent dans une civilisation traditionnelle, plus proche, malgré la Révolution et l'Empire, du XVIII<sup>e</sup> siècle que des années 1900. Ses particularités peuvent s'observer dans plusieurs domaines.

**La famille.** Les recensements présentent les individus par ménages et maisons ; ils permettent de se faire une idée de la composition des familles.

Pour celui de 1851, plusieurs constatations peuvent être faites. D'abord, la taille réduite des ménages d'artisans : sur 105 maisonnées, seulement un peu plus d'une sur cinq compte six personnes ou plus. Il s'agit de presque tous les moulins, de familles dont un enfant est marié et habite chez ses parents avec son conjoint et éventuellement un début de progéniture, de quelques isolés logeant dans la maison d'un autre ménage. Les familles «nombreuses», de quatre à six enfants, ne sont qu'une dizaine, le chiffre le plus fréquent étant quatre. Cette situation s'explique par la forte mortalité qui provoque des veuvages et des décès d'enfants. Ensuite, ils comportent rarement des neveux ou nièces, ce qui est assez fréquent dans les ménages d'agriculteurs. Enfin, chez les uns comme chez les autres, il n'y a pratiquement pas de parents âgés, en raison de l'espérance de vie de cette époque.

**Le costume.** La tenue vestimentaire des artisans est celle des hommes et des femmes de cette époque. Il ne s'agit pas encore des costumes du





Villages (centre)	Métiers	Villages (ouest)	Métiers	Villages (est)	Métiers
Bourg	6 filandières, 2 couturières 2 fournisseurs, 3 carriers 3 maçons, 1 charpentier 3 maréchaux, 1 menuisier	Restquelen	4 filandières, 1 tisserand 2 tailleurs, 4 couturières 1 sabotier, 1 cordonnier	Le Guellec	3 filandières, 2 tailleurs 4 couturières, 1 meunier 1 couvreur, 1 maréchal
Moulin de Locarn	7 meuniers	Ruformiou	1 filandière, 1 tailleur	Cosquer Huella	1 filandière, 1 charron
Kerambellec	1 filandière	Kerpit	1 filandière, 2 tailleurs 1 couturière	Loguevel	4 filandières, 1 tisserand 1 tricoteuse, 1 sabotier
Goas an Èsquer	1 tailleur, 1 couturière	Penhoat Quelen	1 filandière	Petit Follezou	2 filandières, 1 tisserand 1 tonnelier
Penarvoas	1 filandière, 1 charpentier	Penhoat	1 filandière	Grand Follezou	1 meunier
Le Cleuziou	1 filandière, 1 tailleur 1 sabotier	Kerasquer	1 filandière, 1 fourmier 1 charpentier, 1 menuisier	Parc Nevez	1 menuisier
Creac'h ar Vulzen	4 filandières	Rozambarguet	2 filandières, 1 tisserand 1 tailleur, 1 tricoteuse 1 maréchal	La Boissière	3 filandières 1 menuisier
Goas an Quibou	1 tisserand	Garsmeur	1 sabotier	Kerjaouen	1 filandière
Lezourlès	5 filandières, 2 tisserands 2 couvreurs	Clevetern	1 filandière	Kerzivoal	2 filandières, 1 tisserand 2 menuisiers
Lopuen Izella	1 filandière	Cosquer Izella	2 filandières, 1 tisserand	Pempoul	3 filandières, 7 meuniers 4 carriers, 1 menuisier
Moulin du Plessix	8 meuniers	Penboas Noas	3 filandières, 1 tisserand	Goasrep	1 filandière, 1 tailleur 2 couturières
Kerlogot	2 filandières, 3 tisserands 1 sabotier	Penboas Coadic	2 filandières	Goasteriot	1 filandière, 2 maçons
Lestremeur	1 filandière, 1 cordonnier	Kerunou	3 filandières, 1 carrier	M <sup>in</sup> de Kersault	3 mémoires
Moulin Neuf	6 meuniers	Kergonan	2 filandières, 1 sabotier	Ty David (est, non localisé)	1 filandière
		Lezefrac Izella	2 filandières		
		M <sup>in</sup> Lezefrac	4 meuniers		

Répartition des artisans en 1851

début du <sup>XX</sup>e siècle, mais de vêtements plus anciens dont j'emprunte la description à O.-L. Aubert<sup>7</sup>.

Pour les hommes : «bragou bras» (culottes larges), serrés à l'arrière par une cordelette (d'où le surnom de «fisel» donné à ceux qui les portent), s'arrêtant au genou et prolongés par des guêtres ; gilet croisé, ouvert en haut sur le plastron et le col de la chemise, entouré en bas d'une ceinture en cuir ou «d'un "turban" [écharpe] de laine enroulé autour du corps, pour la semaine et même les petits dimanches» ; veste mi-longue, de teinte plutôt neutre, s'inspirant de l'habit de l'époque Louis XV ; chapeau à cuve ronde et bords moyens, sur des cheveux pendant de chaque côté de la figure ou taillés sur l'avant.

Pour les femmes : robe de berlinge ou jupe de drap, gonflant sur l'arrière ; corsage brun au-devant échancré en carré sur un gilet à galons et lacets et à «manches longues pour le travail de semaine, demi-longues, larges et garnies de dentelles pour le dimanche» ; tablier de coton ou de berlinge pour la semaine, de lainage ou de soie pour l'habillé, très enveloppant et ne laissant apparaître que la partie bouffante de la robe ou de la jupe ; collerette de tissu, lingerie ou dentelle, s'ajustant au col du corsage et formant une sorte de fichu qui dégage la nuque ; bonnet à fond serré par un lacet et ailes relevées en alvéoles.

*La vie religieuse.* Le tableau récapitulatif du recensement de 1851 porte que les habitants de Locarn sont tous «catholiques romains», mais cette indication est purement formelle. Elle signifie seulement que les paroissiens, et parmi eux les artisans, vivent conformément aux prescriptions de l'Église (assistance à la messe du dimanche, communion pascale), respectent les temps de celle-ci (Carême, Avent, avec incidence sur la date des mariages), passent par son intercession pour valider naissances, mariages et enterrements, plus quelques autres moments importants de la vie.

Le font-ils de bonne grâce ou non ? Michel Lagrée distingue un catholicisme «blanc» et un catholicisme «bleu». Le premier est volontiers légitimiste et réactionnaire, respectueux de la noblesse et soumis au clergé ; il se rencontre dans les régions à fort recrutement sacerdotal, où les paroisses sont pieuses et dociles. Le second concerne des zones plus progressistes, supportant mal la noblesse, n'acceptant aucune intervention du clergé en dehors du domaine spirituel ; les paroisses y sont plus difficiles à diriger. La localisation géographique de Locarn ferait pencher pour le second, mais divers éléments – rôle économique et social de la noblesse, vote conservateur – amènent à nuancer le jugement, du moins pour cette époque.

Ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que la mort et l'enfer ont une grande place dans la religion. Un ossuaire existe contre l'église, entre

<sup>7</sup> *Les costumes bretons...* (voir bibliographie).

le chœur et le transept droit ; quand il commence à déborder, et en principe tous les sept ans, le 2 novembre, on célèbre le jubilé des morts. Voici le déroulement de celui de 1866 :

« Dès le matin, le catafalque est dressé au milieu de l'église, il est couvert de têtes de morts : véritable pyramide de reliques. Le soir, pour la procession, enfants, hommes, femmes, prêtres passent devant le catafalque, chacun prend en main un des ossements. Au chant du *Miserere* et du répons *Requiem aeternam*, on se rend jusqu'à la fosse préparée pour les recevoir. Devant cette fosse, un crâne à la main, l'un des missionnaires<sup>8</sup> fait une allocution. On entonne le cantique du purgatoire, cantique à la mélancolie saisissante, et chaque fidèle de déposer dans la fosse la relique qu'il porte. »<sup>9</sup>

**Langue et culture bretonne.** La dispersion géographique de l'artisanat, l'importance de la vie collective, le relatif isolement des quartiers de la commune, le faible développement de l'instruction primaire contribuent au maintien des pratiques culturelles. La quasi-totalité de la population ne connaît pas d'autre langue que le breton, appris dans l'enfance et utilisé tout au long de la vie. Par lui passent la conversation, les chants qui accompagnent les danses effectuées pour tasser le sol des aires à battre et des maisons ou lors des fêtes et pardons, les soniou, gwerziou et autres récits des veillées ou du dimanche après-midi, moment de détente après la semaine de travail et l'accomplissement des obligations religieuses<sup>10</sup>.

#### UNE NOUVEAUTÉ : LE DROIT DE VOTE MASCULIN

Début mars 1848, le Gouvernement provisoire de la Seconde République institue le suffrage universel... pour les hommes âgés de 21 ans et plus, remplissant quelques autres conditions. Les premières élections se déroulent dans le cadre de sections cantonales où Locarn se retrouve avec le chef-lieu et une autre commune : à l'élection présidentielle de décembre, le candidat républicain Cavaignac y devance de justesse Louis-Napoléon Bonaparte, mais celui-ci l'emporte au niveau du canton (près de 58 %). Les plébiscites de 1851 pour la prolongation des pouvoirs du « prince-président » et de 1852 pour le rétablissement de l'Empire se traduisent par un « oui » unanime. Le soutien au régime se poursuit durant près de vingt ans.

<sup>8</sup> Depuis la Restauration, des prêtres missionnaires séculiers circulent dans les paroisses, dans le but d'effacer les mauvaises habitudes de la période précédente et d'inspirer la crainte du châtement éternel. Une de leurs pratiques est de prendre un crâne, de l'interroger sur les fautes de sa vie terrestre, puis de le condamner à l'enfer et de le jeter théâtralement dans une fosse du cimetière (G. Minois, voir bibliographie).

<sup>9</sup> LE JOLLEC, *Un siècle de vie cachée et de labeur fécond « e Breiz Izel »*. Cité par Yves Le Gallo (voir bibliographie).

<sup>10</sup> Bien plus tard, dans les années 1920, ma mère était enfant dans un village de Trébrivan, commune voisine de Locarn, où son père était agriculteur ; une vieille femme y racontait les « Vêpres des grenouilles » et diverses histoires de la matière de Bretagne.

En avril 1848, le commissaire de la République du département nomme maire un propriétaire-cultivateur. Le 30 juillet, celui-ci procède au renouvellement du conseil municipal qui voit l'élection de seize membres. Treize figurent au recensement de 1851 : huit sont propriétaires-cultivateurs, cinq fermiers-cultivateurs ; il n'y a pas un seul artisan, pas même un meunier. Les conseils de 1852 et 1855 ont la même composition, à l'exception du notaire (par ailleurs propriétaire foncier) qui en fait désormais partie. À partir de janvier 1852, les municipalités doivent prêter un serment, complété après le rétablissement de l'Empire en fin d'année : «Je jure obéissance à la Constitution et fidélité à l'Empereur».

### 1906 : l'ouverture et ses effets

En un demi-siècle, le contexte a beaucoup changé. Il y a d'abord le passage à un nouveau régime démographique, conséquence de meilleures conditions alimentaires et sanitaires. Malgré quelques accidents, la mortalité baisse de façon spectaculaire, passant de 34,3 ‰ autour de 1850 à 27,1 ‰ vers 1880, puis à 24 ‰ au tournant du siècle et à 21,5 ‰ à la veille de la Première Guerre mondiale. La natalité augmente, puisque l'on reste plus en vie : aux mêmes dates, les taux sont de 39,1 ‰, 44,3 ‰, 40,5 ‰ et près de 37 ‰. L'accroissement naturel est supérieur à 15 ‰ du milieu des années 1870 à 1913<sup>11</sup>. Il commence cependant à être écorné par les débuts de l'émigration : la population ne gagne que 175 habitants, alors que l'excédent de naissances est de 870 unités.

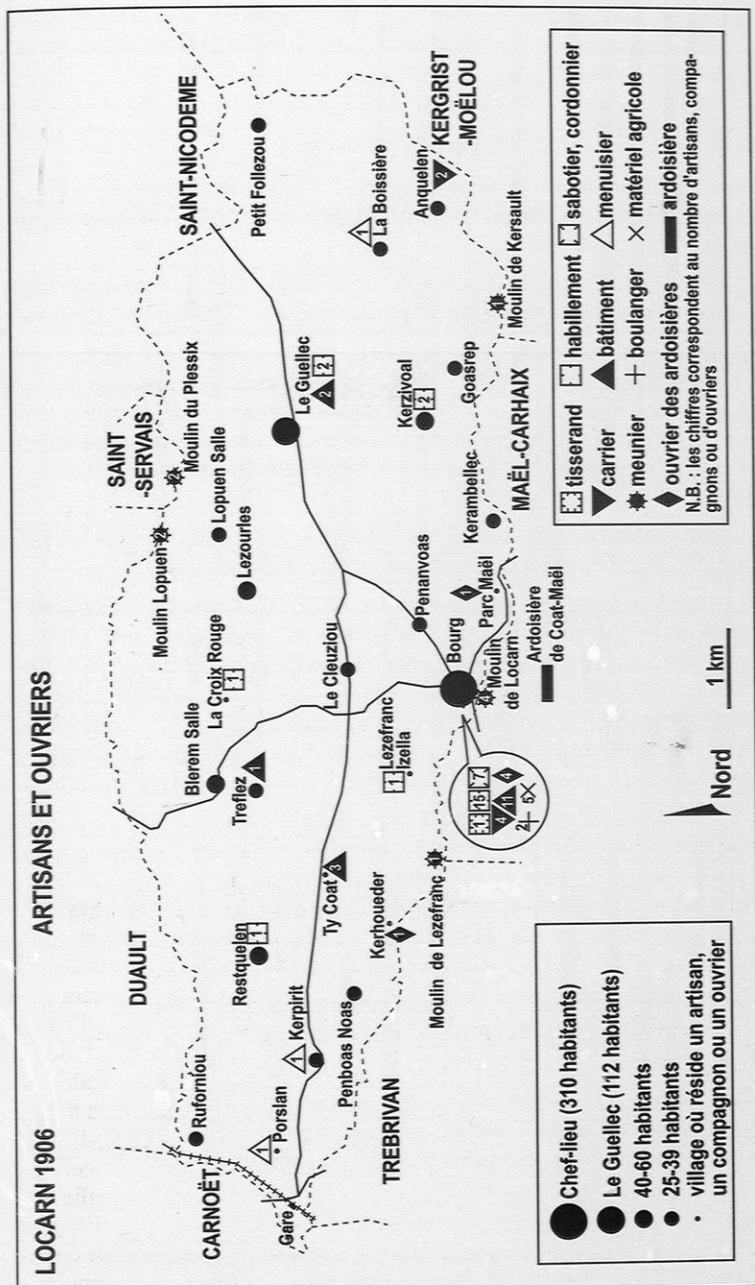
Néanmoins, en 1906, la part des «jeunes» est de 49,6 %, celle des plus de soixante ans approche les 7 %, les adultes constituant 43,5 %. Et la commune a pratiquement retrouvé son niveau de 1851 : elle compte en effet 1 749 habitants répartis entre le bourg (310 h.), un gros village de 112 âmes et quatre-vingts autres, dont quatre de plus de 40 habitants.

D'autres évolutions se sont produites. Les moyens de communication se sont développés. De nouveaux chemins vicinaux ont été ouverts, désenclavant les villages. Le chemin de fer, sous la forme de la ligne à voie métrique Carhaix-Guingamp du Réseau breton, passe en limite ouest de la commune depuis 1893, avec une station à Lochrist. Il est plus facile de circuler et on se rend plus volontiers au bourg ou aux foires des environs. L'essor des échanges entraîne une modernisation des méthodes et du matériel agricole qui provoque une augmentation de la production.

Un autre élément est constitué par le développement de l'instruction primaire dont témoigne la présence de quatre instituteurs, avec internat de garçons et de filles.

<sup>11</sup> À l'exception de la décennie 1884-1893, où une surmortalité le fait descendre à 12 et même 8 ‰.





Enfin, l'extension du service militaire obligatoire à la quasi-totalité des jeunes gens a ouvert les horizons des hommes de la commune, quelle que soit leur profession.

### *Artisans et ouvriers. Données quantitatives*

*Les artisans ne sont plus que 73.* La majorité habite le bourg ; 28 résident dans des villages. Comment ont évolué les divers secteurs depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ?

Le textile a disparu, à l'exception d'un tisserand<sup>12</sup>. La présence d'un commerce de tissus au bourg illustre parfaitement le changement d'époque.

L'habillement compte 21 couturières et un tailleur. La plupart travaillent isolément, mais il existe quelques ateliers familiaux, comme, au bourg, celui du tisserand qui compte quatre couturières – sa femme et trois de leurs filles – et celui d'une veuve de tailleur, couturière avec également ses trois filles ; dans un village, une femme et sa belle-mère travaillent ensemble.

La fabrication de sabots, regroupée au chef-lieu, occupe six personnes : un couple et leur fils, un sabotier employant deux domestiques logés.

Le «bâtiment-travaux publics» est monté à 23 actifs. La construction est représentée par un terrassier, deux maçons, sept couvreurs, tous au chef-lieu (sauf un des maçons) et sept charpentiers (2 au bourg et 5 dans deux villages). Les premiers travaillent seuls, mais la plupart des couvreurs et des charpentiers fonctionnent en ateliers de deux ou trois, avec leurs fils ou un compagnon logé. Quatre artisans carriers sont signalés au bourg, l'un employant un domestique, et deux frères travaillent dans un village du rebord sud-est.

La panification est tombée à 12 travailleurs. L'activité des moulins (Pempoul a disparu) s'est beaucoup réduite : celui de la sortie du bourg occupe quatre personnes, les autres seulement deux ou une. Les trois fourneaux ont été remplacés par un boulanger, résidant au bourg, qui travaille avec son fils.

Le matériel agricole, entièrement regroupé au chef-lieu, est passé de 7 à 5 actifs : un forgeron employant trois domestiques qu'il héberge et un charron.

Les autres professions artisanales consistent en un cordonnier (au bourg) et trois menuisiers : un patron et un apprenti à l'extrémité ouest de la commune et un autre, complètement à l'opposé.

<sup>12</sup> Le recensement ne mentionne aucune filandière ; pourtant quelques hectares sont encore cultivés en chanvre ; le filage ne doit plus être qu'une activité secondaire.

En 1906, même si le contexte général a changé, l'artisanat joue toujours le même rôle que cinquante ans auparavant : satisfaire sur place les besoins de la population (habillement, logement, mobilier, pain ; il n'y a toujours pas de boucher) et de l'activité agricole (bâtiments, matériel de culture). Toutefois, on peut faire quelques observations :

- un regroupement s'est effectué au chef-lieu de la commune qui est devenue un espace économique ;
- la taille des unités de production a augmenté : sur 73 artisans, 44 travaillent à deux, trois ou quatre ;
- les appellations plus modernes des métiers témoignent d'une sortie de l'époque préindustrielle.

*Fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle, des ouvriers carriers viennent s'ajouter à la population artisanale.* La commune est en effet limitrophe de la «vallée des ardoisières» située en Maël-Carhaix, où l'exploitation a commencé dans les années 1890. En 1906, ils sont au nombre de six et travaillent à l'entreprise Camus, située dans le «Bois de Mesle» (en breton *Coat Maël*) tout proche, qu'ils peuvent rejoindre à pied de divers points de la commune. Ils y sont terrassier, mineurs (appelés «fonceurs»), car il s'agit de galeries souterraines, ou «fendeurs» d'ardoises exerçant en surface.

Au total, artisans et ouvriers sont 79 et représentent un peu plus de 8 % de la population active. Les autres professions sont essentiellement localisées au bourg où l'on trouve une quinzaine de commerçants – un couple de marchands de tissus, deux débitantes, les autres sans précision –, une douzaine de métiers divers – deux instituteurs et deux institutrices ; un recteur, un vicaire et un sacristain ; un notaire et deux clercs ; un cantonnier, un jardinier –, sept domestiques attachés à ces personnes et une trentaine de ménagères (femmes seules ou épouses) n'appartenant pas au secteur agricole. Dans la partie ouest de la commune, on relève six domestiques aux manoirs de Quelen et de Rozvari, et, à Lochrist, une chef de gare et une garde-barrière mariées à des cantonniers. L'agriculture occupe le reste de la population active, avec un pourcentage plus attendu de 84 % et un chiffre absolu en légère augmentation puisque celle-ci est de 968 personnes<sup>13</sup>.

### *Artisans et ouvriers. Aspects qualitatifs*

*La famille.* Les ménages d'artisans et d'ouvriers (ceux-ci davantage encore) sont presque tous réduits au noyau familial, parents et enfants. Ils comportent parfois des petits-enfants en garde, mais il est rare qu'ils com-

<sup>13</sup> Et six mendiants.

prennent des père ou mère des conjoints, des frère ou sœur ou des neveux comme cela est fréquent chez les agriculteurs.

**La religion.** Les enquêtes pour la période antérieure à 1914 indiquent que quasiment tous les habitants assistent à la messe du dimanche et que presque tous font leurs Pâques. Les querelles du début du xx<sup>e</sup> siècle se traduisent par la suppression du traitement du vicaire en 1902 «pour usage abusif du breton». Toutefois, l'inventaire des biens de la fabrique en mars 1906 se passe sans trop de difficultés. Il faut deux tentatives, le recteur ayant fermé l'église : à la première, on se contente d'un constat ; à la seconde, les portes sont fracturées sur réquisition du maire. Mais la population ne se mobilise pas.

**La vie politique municipale et nationale.** Au début du xx<sup>e</sup> siècle, la vie municipale reste l'affaire d'agriculteurs aisés et de notables. Artisans et ouvriers ne sont pas candidats aux élections, mais leur vote penche probablement vers le radicalisme. Jusqu'en 1908, la mairie est tenue par le notaire (radical), ensuite elle passe au comte Henri de Quelen, grand propriétaire et «libéral», c'est-à-dire conservateur.

En ce qui concerne les courants politiques nationaux, Locarn est en décalage par rapport à la diagonale de gauche allant de la côte du Goëlle à la Cornouaille, en passant par le Trégor, les monts d'Arrée, la Montagne noire et la région lorientaise. Aux quatre élections législatives de la période, elle vote pour le candidat libéral, battu en 1910 et 1914 par un radical (qui avait sans doute eu les suffrages artisans et ouvriers).

**Langue, culture, costume.** Le breton est évidemment la langue de communication courante, d'ailleurs comprise par les quelques habitants que leur fonction oblige à utiliser le français. Sans doute la connaissance de ce dernier progresse-t-elle grâce au développement de l'instruction primaire des garçons et désormais des filles, mais dans les familles, c'est en breton que l'on continue à parler. Quant à la culture populaire évoquée pour le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, elle s'enrichit des collectes et des écrits de La Villemarqué, Luzel, Le Braz, Le Goffic et autres auteurs amoureux de la langue et de la matière bretonnes.

Les costumes de ce début du xx<sup>e</sup> siècle sont ceux que l'on qualifie de bretons et que l'on voit dans les manifestations folkloriques actuelles. Ils ont beaucoup évolué en cinquante ans. Culottes et guêtres de l'habit masculin ont été remplacées par un pantalon de drap épais – gris, bleu ou noir – surmonté d'un gilet de drap ou de velours, à haut ouvert sur une chemise au col officier, et dont le bas est entouré d'un «turban» de couleur en flanelle (la ceinture de cuir a disparu). Le gilet est recouvert d'une veste courte, généralement de drap noir, ajustée dans le dos, sans col mais avec pattes faisant revers, se portant non fermée. Les cheveux coupés sont coiffés d'un chapeau à calotte sphérique entourée de rubans de velours, tenu sur la



nuque par un lacet noir. Le bas des jupes est souvent garni d'un lai de velours uni ; au-dessus, un corsage de velours noir «à manches larges et en deux parties, avec poignet garni de dentelle» pour l'habillé, agrémenté d'un col en dentelle blanche, assorti au tablier du dimanche, en tissu léger et clair avec broderie et à la nouvelle coiffe, dite «pen colvez». Celle-ci a perdu ses ailes et la partie arrière s'est réduite à un bonnet rond de dentelle, au fond brodé, qui enserre le chignon et dégage le front. L'ensemble est complété d'une courte pèlerine de drap, de soie ou de fourrure, selon la saison.

### 1931 : recentrages

En 1931, la population de la commune n'est plus que de 1 421 habitants, en diminution de près d'un cinquième en vingt-cinq ans. Cette baisse est due aux décès de la guerre (89 noms sont inscrits sur le monument aux morts) et aux couples non formés de ce fait, mais surtout au renforcement de l'émigration. Car l'accroissement naturel, même s'il diminue entre les deux guerres, reste positif : entre 1921 et 1936, les naissances sont supérieures aux décès de 421 unités alors que la population chute de 1 645 à 1 309 habitants (- 336)<sup>14</sup>.

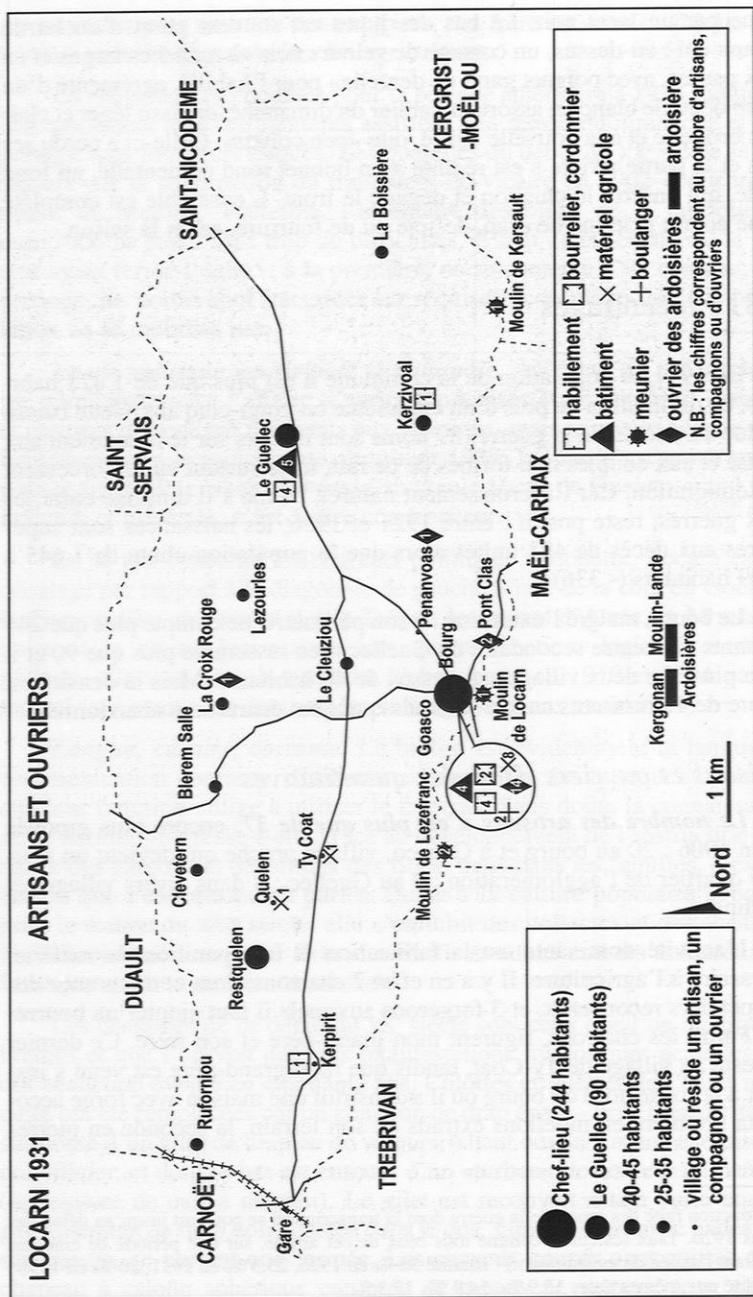
Le bourg, malgré l'extension de son périmètre, ne compte plus que 244 habitants ; le centre secondaire du Guellec n'en rassemble plus que 90 et il n'y a plus que deux villages au-dessus de 40 habitants. Mais la densité est encore de 44 habitants au km<sup>2</sup> et seuls quelques écarts sont abandonnés.

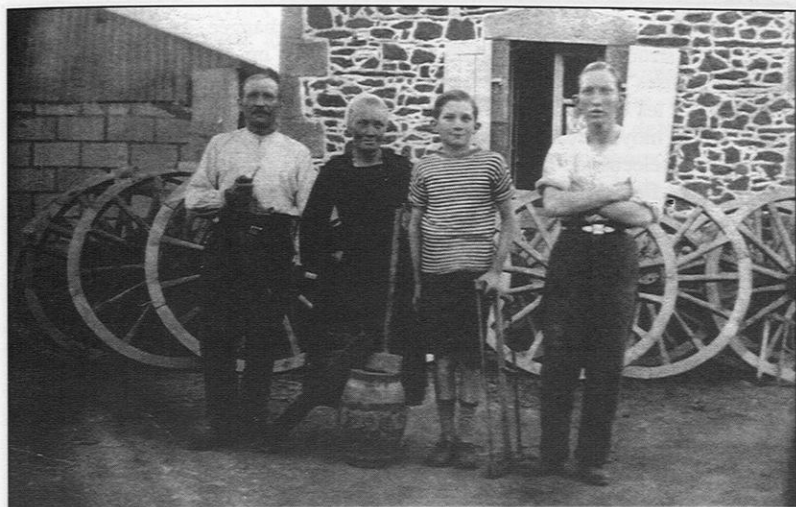
### *Artisans et ouvriers. Données quantitatives*

*Le nombre des artisans n'est plus que de 37*, encore plus groupés qu'en 1906 : 20 au bourg et à Goasco, village proche qui devient un nouveau quartier de l'agglomération ; 9 au Guellec ; 8 dans divers villages et moulins.

L'activité dominante est la fabrication et la réparation du matériel nécessaire à l'agriculture. Il y a en effet 7 charrons, dont certains sont des charpentiers reconvertis, et 3 forgerons auxquels il faut ajouter un boucher. Parmi les charrons, figurent mon grand-père et son frère. Ce dernier est resté au village de Ty-Coat, tandis que mon grand-père est venu s'installer à la sortie nord du bourg où il a construit une maison avec forge accolée, la première en moellons extraits de son terrain, la seconde en pierres

<sup>14</sup> Déduction faite des morts de la guerre dont la transcription se poursuit jusqu'au début des années 1920. Taux (calculés, comme tous ceux de cet article, sur une période de cinq ans encadrant l'année de recensement) : natalité 36 ‰ en 1926, 25,3 ‰ en 1931, 20 ‰ en 1936 ; mortalité aux mêmes dates 15,9 ‰, 14,9 ‰, 13,3 ‰.





Jean-Louis Collet (1886-1966), charron, sa femme Joséphine Auffret (1887-1977), ménagère et leurs deux enfants, Yves (1920-1991), et Hernin (1915-2003).

de schiste sans doute achetées en même temps que les ardoises qui recouvrent les deux édifices. Une photographie le montre devant cette maison – augmentée d'un atelier – au début des années 1930, avec sa femme et leurs deux enfants : l'aîné, alors apprenti, entré comme menuisier au Réseau breton à son retour de captivité, et le cadet, mon père, qui a pris la succession.

Viennent ensuite l'habillement et le bâtiment. Le premier est assuré par dix couturières, 6 dans des villages où il s'agit de femmes seules, célibataires ou veuves, 4 au bourg où elles sont femmes ou filles d'actifs ; il faut y ajouter un cordonnier exerçant au chef-lieu. Le second compte neuf travailleurs : 2 maçons et 3 charpentiers (au Guellec) ainsi que 4 couvreurs (au bourg).

La panification est représentée par le boulanger, son apprenti et quatre meuniers.

Une enquête réalisée en 1938 par la Chambre des Métiers des Côtes-du-Nord donne des indications pour la veille de la guerre. La commune compte alors quatre charrons, un maréchal-ferrant, deux couvreurs, un bourrelier et un cordonnier ; la mention «néant» figure en face d'une quinzaine d'autres professions dont : menuisier, charpentier, plombier, maçon, électricien, mécanicien, coiffeur.

La fabrication des charrettes est restée inchangée jusqu'aux années 1950. La structure est composée de brancards, d'un plateau à bords et de roues, réalisés en divers bois. La partie la plus délicate est la fabrication des roues dont les éléments doivent s'emboîter avec précision. Une pièce essentielle est le moyeu, réalisé à la main, au marteau et au ciseau à bois ; l'arrivée de la force électrique (le bourg en est équipé à la fin des années 1930) permettra une finition à la machine : la pièce, dégrossie, est entraînée à toute vitesse et formée au ciseau à bois. Les attaches et les embouts, en fer, sont préparés à la forge ; le cercle est formé par une machine à manivelle, composée de roues dentées, qui arrondit le ruban de fer, biseauté aux extrémités.

Le cerclage a lieu lorsqu'un certain nombre de roues a été réalisé. L'opération nécessite en effet une main-d'œuvre supplémentaire, recrutée alentour pour la journée. Les roues et les cercles sont amenés dans une zone spéciale où est allumé un brasier. Les cercles y sont placés, à la fois pour les fermer grâce au plomb glissé entre les extrémités et pour les dilater ; au moment propice, ils sont sortis à l'aide de grandes pinces et ajustés sur les roues où ils refroidissent en se rétractant, aidés par un arrosage de seaux d'eau et un passage vertical dans une mare creusée à proximité<sup>15</sup>.

L'assemblage des charrettes s'effectue devant la maison et l'atelier.

L'habillement et l'alimentation sont absents de la liste, on peut néanmoins signaler qu'une minoterie industrielle s'est installée en haut du bourg à la fin des années 1930.

*Le nombre d'ouvriers ardoisiers a augmenté* : ils sont 18 en 1931, résidant essentiellement au bourg et à Goasco, pour quelques-uns dans des villages de la partie centrale. Leur lieu de travail s'est éloigné, la carrière de Coat-Maël ayant cessé son exploitation vers 1930. Le relais est assuré par les sites de Kergonan et Moulin-Lande, deux à trois kilomètres au sud. Un ouvrage paru en 1938 fournit de nombreuses précisions sur ce dernier lieu, où une modernisation du travail est entreprise (marteaux-piqueurs)<sup>16</sup>.

L'activité ardoisière imprime par ailleurs sa marque dans le paysage du bourg par la construction de quelques maisons en pierres de schiste et de divers murs de soutènement.

Il n'y a pas, à cette date, d'autres ouvriers que les carriers-ardoisiers.

<sup>15</sup> Les moyeux sont cerclés à l'avance, un anneau à chaque extrémité, deux autour de la partie centrale où sont creusées les cavités recevant les rayons ; pour éviter qu'elles travaillent entre temps, des coins y sont enfoncés.

<sup>16</sup> L. Chaumeil (voir bibliographie).



Les autres activités exercées sur le territoire de la commune sont essentiellement situées au bourg où l'on compte 15 commerçants (sans autre précision) ; 11 professions diverses : instituteur (6, dont 5 femmes), recteur, sacristain, agent d'assurances, secrétaire de mairie, cantonnier ; 3 domestiques au service des précédents ; 6 ménagères. En dehors du chef-lieu, on trouve 4 commerçantes-débitantes sur les principaux axes de circulation ; 2 domestiques au manoir de Rozvari ; et à la gare de Lochrist, un chef de station, une garde-barrière, un cantonnier, un couple de commerçants, une négociante (engrais, semences) avec une comptable<sup>17</sup>.

Le reste de la population active est composé d'exploitants agricoles et de leur famille, d'ouvriers agricoles et de journaliers employés aussi aux travaux des champs ; ils constituent 82,6 % du total.

### *Artisans et ouvriers. Aspects qualitatifs*

**La famille.** Les maisonnées d'artisans et d'ouvriers sont presque toujours réduites au noyau parents-enfants et dépassent rarement cinq personnes. Par contre, la taille des ménages paysans commence à diminuer : les familles très nombreuses n'existent plus, le maximum de 11 membres ne se rencontre que deux fois et les deux tiers n'en ont pas plus de cinq. Une des causes de cette réduction est sûrement le départ de nombreux jeunes adultes, mais elle s'explique aussi par une baisse de la natalité qui est descendue à 20 ‰ au milieu des années 1930.

**La religion.** Les enquêtes effectuées dans les années 1930 montrent une baisse de la fréquentation religieuse : le taux de pascalisants est descendu à 80-85 % et surtout l'assistance à la messe du dimanche n'est plus que d'un quart, la proportion étant encore plus faible chez les hommes<sup>18</sup>.

Selon l'enquête publiée en 1929 par la revue *Gwalarn*, qui fournit des réponses au niveau communal, la prédication et le catéchisme se font entièrement en breton ; selon un témoignage, le dialecte du livre de catéchisme n'était pas le même que celui utilisé dans la vie quotidienne.

**La vie politique.** Pendant la plus grande partie de l'entre-deux-guerres, les protagonistes locaux restent les mêmes qu'au début du siècle, toutefois le radicalisme progresse parmi les conseillers. Un changement a lieu au printemps 1935, avec les prémices du Front populaire et le décès du comte de Quelen (février). Une municipalité radicale est élue, avec un maire agriculteur, 13 membres du secteur agricole, 2 commerçants et un artisan charron. Un boulanger et un carrier ont échoué à quelques voix.

<sup>17</sup> Recensées au manoir de Rozvari, mais dont l'activité est située à Lochrist.

<sup>18</sup> Résultats cantonaux, portant sur la population âgée de 14 ans et plus.

Au cours de cette période, Locarn intègre la diagonale de gauche de la Basse-Bretagne. Aux élections législatives de 1936, ses électeurs votent à 51 %, puis 53 % pour le candidat radical-socialiste. Le nouveau parti communiste n'a qu'une très faible audience dans la commune.

**Le costume.** Les femmes continuent à porter la tenue traditionnelle : coiffe plate derrière la tête, corsage de velours et jupe jusqu'aux pieds (par-dessus une combinaison de laine ou une chemise de coton). Les hommes, surtout les artisans et les ouvriers, s'en affranchissent largement.

### 1954 / 1962 : la fin d'une époque

En 1962, la population est de 968 habitants, soit une baisse de près d'un tiers en trente ans. La densité est descendue à 30 habitants au km<sup>2</sup>, mais si l'espace est moins occupé, presque tous les villages sont encore habités. Le bourg ne compte plus que 210 habitants et le centre secondaire du Guellec n'en regroupe que 70 ; il n'y a plus de village au-dessus de 40 habitants. Entre 1946 et 1962, les naissances sont supérieures de 107 unités aux décès, mais sans aucun bénéfice puisque la population était de 1 203 habitants au lendemain de la guerre (- 235). La cause en est bien sûr le départ vers les villes, qui touche particulièrement les jeunes filles. La structure par âges évolue défavorablement : les «jeunes» représentent 29,5 %, les plus de soixante ans 21,2 %, les adultes 49,2 %.

### *Données quantitatives*

ARTISANS ET OUVRIERS NE SONT PLUS QUE 45

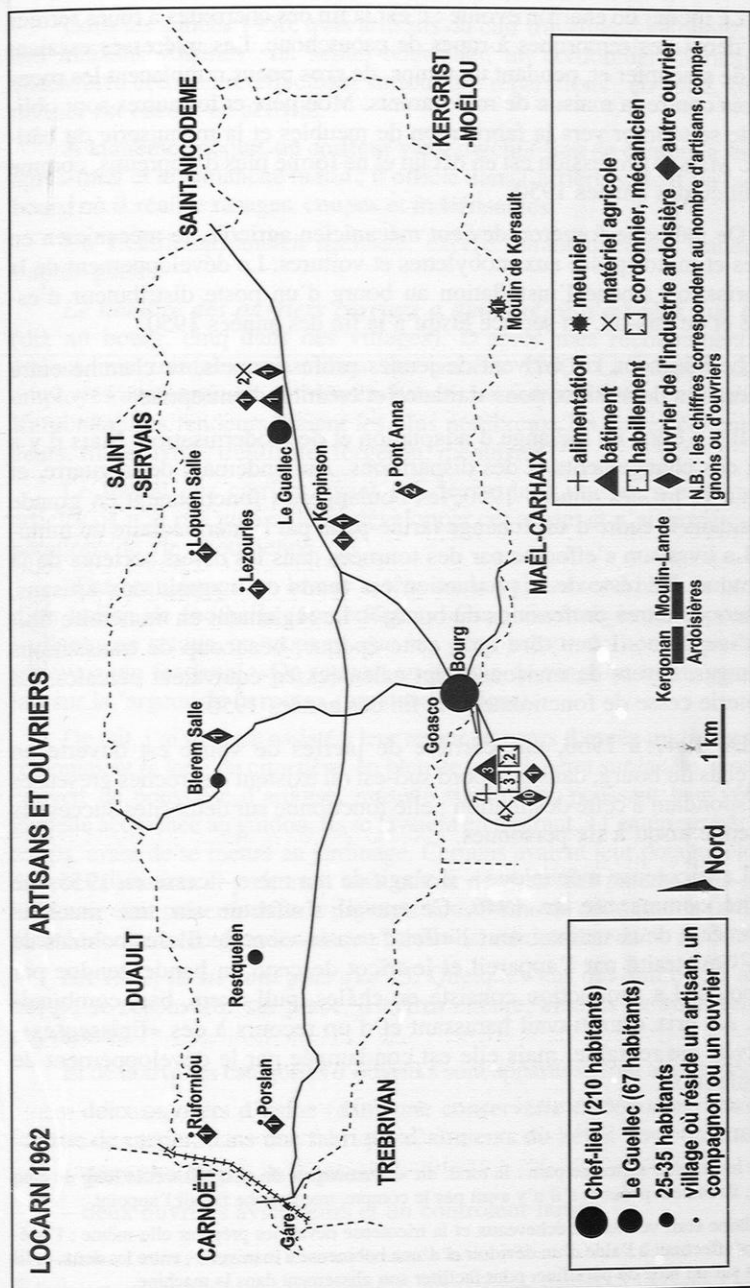
**Le nombre des artisans est tombé à 23.** Ils résident essentiellement au chef-lieu et au Guellec.

Les deux principaux secteurs sont l'alimentation avec un meunier, trois boulangers, trois bouchers<sup>19</sup> une crêpière et le matériel agricole, avec quatre charrons et deux forgerons.

Le reste de l'artisanat est constitué par le bâtiment avec deux cimentiers, un charpentier, un couvreur ; par l'habillement avec deux couturières, un tailleur, un cordonnier ; et par un mécanicien.

L'artisanat traditionnel, celui de 1906 et 1931, s'est sensiblement transformé depuis 1954, date du précédent recensement, malheureusement disparu. J'y supplée par des souvenirs personnels et des témoignages.

<sup>19</sup> Le premier boucher de Locarn s'y installe au lendemain de la guerre, en 1962 son fils travaille avec lui ; le second arrive en 1960.



Le métier de charron évolue : c'est la fin des charrettes à roues ferrées et le début des remorques à roues de caoutchouc. Les intéressés essaient bien de s'adapter et, pendant un temps, de gros pneus remplacent les roues de bois contre la maison de mes parents. Mon père et les autres sont obligés de se tourner vers la fabrication de meubles et la menuiserie du bâtiment. Mais la profession est en déclin et ne forme plus d'apprentis, comme au milieu des années 1950.

De même le forgeron devient mécanicien agricole, le mécanicien en cycles et motos passe aux mobylettes et voitures. Le développement de la motorisation amène l'installation au bourg d'un poste distributeur d'essence et de gas-oil, en service jusqu'à la fin des années 1950.

Le bâtiment, où arrivent de jeunes professionnels, se cherche entre coopération de métiers, sous-traitance et création d'entreprise.

Il y a donc un mélange d'adaptation et de modernisation. Mais il y a aussi des changements et des disparitions. Au lendemain de la guerre, et jusqu'à la fin des années 1950, les boulangeries fonctionnent en grande partie dans le cadre d'un échange farine-pain, par l'intermédiaire du minotier. La livraison s'effectue par des tournées dans les divers secteurs de la commune. Le reste de la production est vendu en magasin aux artisans, ouvriers et autres professions du bourg<sup>20</sup>. Le règlement en numéraire finit par s'imposer ; il faut dire qu'à cette époque, beaucoup de transactions (fermages, loyers de maisons) sont calculées en équivalent céréales. La minoterie cesse de fonctionner à la fin des années 1950.

De 1947 à 1960, une carrière de pierres de voirie est ouverte en contrebas du bourg, dans le rebord sud-est où existent des roches gréseuses correspondant à cette destination ; elle fonctionne sur deux sites successifs et occupe jusqu'à six personnes.

La tricoteuse mécanique – il s'agit de ma mère – cesse en 1955 une activité commencée en 1946. Ce travail s'effectue sur une machine actionnée à deux mains ; sous l'effet du va-et-vient, le fil des bobines de laine<sup>21</sup> est traité par l'appareil et le tricot descend en bande, tendue par des poids. La production consiste en châles, pull-overs, bas, combinaisons. Au prix d'un travail harassant et d'un recours à des «finisseuses», l'activité est rentable, mais elle est condamnée par le développement de la confection.

<sup>20</sup> Il y avait deux sortes de pain : le rond, dit «de ménage», de cinq kilos et le long de cinq livres ; ils étaient pesés et s'il n'y avait pas le compte, une tranche faisait l'appoint.

<sup>21</sup> La laine était vendue en écheveaux et la tricoteuse devait les préparer elle-même ; l'opération s'effectuait à l'aide d'un dévidoir et d'une bobineuse à manivelle ; entre les deux, le fil passait sur un bloc de paraffine, pour faciliter son glissement dans la machine.



Dans les années 1950, trois artisans du cuir travaillent, au bourg, dans des maisons voisines : un sellier-bourrelier, un cordonnier fabricant de chaussures et un autre effectuant surtout des réparations ; en 1962, seul ce dernier est encore en activité.

À la même époque, un coiffeur vient du chef-lieu de canton le samedi après-midi et le dimanche matin ; il officie dans l'arrière-salle d'un café du bourg où il réalise rasages, coupes et indéfrisables.

Un électricien, ancien militaire, exerce durant quelques années de l'après-guerre.

*Le nombre des ouvriers carriers a diminué*, il n'est plus que de 15 (dix au bourg, cinq dans des villages). D'après mes recoupements, ils étaient une trentaine au milieu des années 1950. La plupart étaient employés aux carrières de Moulin-Lande, les autres à celles, voisines, de Kergonan. Les fendeurs étaient les plus nombreux, les autres étaient fonceurs, manœuvres, treuilliste, forgeron, menuisier.

Le travail des carriers ayant été décrit dans plusieurs ouvrages et articles, je n'ai pas jugé utile de développer cet aspect et n'ai gardé que les notations de vie quotidienne.

«Par beau temps, en levant la tête, on voyait un rond bleu de la taille d'un ballon de football» (un fonceur). «On plaisantait beaucoup en travaillant ; au retour, on trouvait que les gens autour de nous étaient très sérieux» (un fendeur). «On rentrait en groupe de vingt ou trente ; on roulait sur la largeur de la route» (un autre fendeur).

De fait, j'ai souvent assisté à leur retour en cours d'après-midi. Plusieurs remontaient le long du cimetière, en bleu de travail, béret sur la tête, le visage couvert de poussière d'ardoise, musette sur le dos, poussant leur vélo, la gamelle accrochée au guidon. Ils se lavaient en rentrant, à l'extérieur par beau temps, avant de se mettre au jardinage. Certains avaient leur potager éloigné de leur habitation. Il y en avait trois autour de chez mes parents et la pierre bleu-noir était présente dans le paysage, sous forme de délimitation (ardoises plantées en terre ou grandes plaques dressées) ou de cabanes.

*En 1962, ils ne sont plus que 15.* Quelques-uns ont quitté<sup>22</sup>, d'autres ont pu se reconvertir sur place, d'autres encore, atteints de silicose, sont pensionnés.

Et de nouvelles catégories d'ouvriers sont apparues. Sont ainsi recensés :

- deux ouvriers d'usine (dans une conserverie de légumes pour une femme de carrier, dans une fabrique d'aliments du bétail pour un autre) ;
- deux chauffeurs de camions ;
- deux ouvriers aviculteurs et un contrôleur laitier.

<sup>22</sup> Suite notamment à la longue interruption de 1954 (février-novembre) à Moulin-Lande.

Plusieurs Locarnois d'origine rurale passent ainsi à une forme plus ou moins marquée de vie ouvrière, tout en continuant à habiter la commune.

Les autres professions sont principalement situées au bourg, bien que le développement des moyens individuels de déplacement commence à desserrer le lien entre activité et résidence. Le chef-lieu regroupe une quinzaine de commerçants. Certains vendent la production de leur conjoint (boulangerie, boucherie), d'autres sont spécialisés (fruits, épicerie, engrais), un autre est plus généraliste (tabac, presse, alimentation, repas). La femme d'un des boulangers organise en outre des banquets de mariages dans une salle où des bals ont lieu le dimanche soir, tous les quinze jours. La plupart sont en même temps débit de boissons. Certains n'ont que cette activité, mais ce sont des survivances. Un marchand de tissus s'est installé après la guerre ; avec sa femme et son fils, ils vendent sur les marchés de la région. En dehors des commerces, on relève les métiers habituels des chefs-lieux de commune : deux institutrices, un recteur et sa servante, un receveur des Postes, un secrétaire de mairie, ainsi que trois cantonniers<sup>23</sup>.

Dans cinq villages résident deux commerçantes, deux préposés des Postes, un cantonnier, une serveuse, une employée de maison, un chef de gare et une agente de coopérative. Huit jeunes gens (employés, compagnons, conducteurs d'engins, institutrice, navigant) sont recensés au domicile de leurs parents, mais ne rentrent que le dimanche ou pour les congés.

L'agriculture occupe le reste de la population active et en constitue un peu plus de 83 %.

### *Aspects qualitatifs*

**La famille.** Il n'y a guère de nouveauté par rapport à 1931. On peut cependant noter une tendance à l'égalisation des comportements entre ménages d'agriculteurs, d'artisans et d'ouvriers.

**La religion.** La déchristianisation se poursuit. En 1954<sup>24</sup>, le taux de pascalisans est encore de 70 %, mais l'assistance à la messe n'est plus que 20 % ; les hommes se détachent plus que les femmes. Le processus a été décrit : « Artisans, ouvriers, salariés agricoles fréquentent beaucoup moins l'église et avec moins de ferveur, les agriculteurs se regroupent dans le côté droit de la nef près de la sortie vers le café »<sup>25</sup> (à Locarn, dans le bas-côté, près de la porte donnant sur le cimetière). Cette désaffection est cer-

<sup>23</sup> Une douzaine de femmes recensées comme ménagères exercent en réalité une activité à temps plus ou moins complet : laveuses, repasseuses de coiffes, couturières ou «compagnon» de leur mari artisan.

<sup>24</sup> Chiffres cantonaux, portant sur la population âgée de 21 ans et plus.

<sup>25</sup> G. Minois (voir bibliographie).

tainement à l'origine de la grande mission de l'automne 1953, prêchée par une équipe de capucins de Guingamp et très largement suivie<sup>26</sup>.

**La vie politique.** Les municipalités de 1945 et 1947 sont formées presque exclusivement d'agriculteurs de tendance radicale ou socialiste ; la première compte néanmoins un boulanger (communiste) et la deuxième un électricien (socialiste). Ce dernier devient maire à l'été 1950, figure sur la liste départementale SFIO aux élections législatives de l'année suivante, mais quitte la commune à l'été 1952. En 1953, tous les conseillers sont cultivateurs, ainsi qu'en 1959, à l'exception d'un carrier communiste (ce qui était le cas de presque tous) ; c'est la première fois qu'un ouvrier fait partie de la municipalité.

Les élections générales de 1945-1946 reflètent le tripartisme au pouvoir : égalité entre PC, SFIO et MRP aux législatives de novembre 1946. L'émiettement des forces politiques et les variations du système électoral n'ont pas permis de se faire une idée claire de l'évolution durant la IV<sup>e</sup> République. La V<sup>e</sup> offre une meilleure lisibilité. Le nouveau régime est accepté à 60 % en septembre 1958 (France 80 %), mais les votes législatifs de novembre 1958 et novembre 1962 sont en faveur de la gauche, et en premier lieu du candidat communiste. Il s'agit de résultats communaux, mais il semble bien qu'ils puissent être reliés à l'influence de la population ouvrière, qui, outre leur propre famille, s'étend aux catégories voisines, aux journaliers agricoles. Cette hypothèse se vérifie par un vote identique dans les communes du canton où existent des carriers et où les conditions de l'agriculture sont difficiles.

Autour de 1950, la question de l'aide publique à l'enseignement privé échauffe beaucoup les esprits, à Locarn et dans toute la France.

**Langue, habillement, vie moderne.** Le breton reste largement utilisé dans la vie courante. Pour beaucoup de personnes âgées, il est la langue naturelle de la conversation. Une cohabitation plus étroite des générations et le relatif isolement des villages fait qu'il est plus parlé à la campagne. Mais, si on se sert davantage du français dans l'agglomération, les occasions de contact entre les deux langues sont fréquentes : les agriculteurs viennent au bourg pour leurs affaires – entre autres pour des commandes chez des artisans – et leurs enfants y sont scolarisés avec ceux du chef-lieu. Finalement, tout le monde comprend et parle plus ou moins breton. Néanmoins, l'usage du français progresse sur tout le territoire de la commune.

L'habillement s'apprête à tourner une nouvelle page. La génération des femmes nées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle reste fidèle au costume traditionnel – quotidien et des jours de fête – et le restera jusqu'à sa mort. Mais, au lendemain de la Première Guerre mondiale, elle avait habillé ses enfants en

<sup>26</sup> Elle était dirigée par le père Médard, par ailleurs grand connaisseur de la langue bretonne.



tenue citadine et ceux-ci, sauf exception ou occasion particulière, gardent cette habitude. Quant aux enfants nés au milieu des années 1940 – qui ont entre quatorze et vingt ans en 1962 –, ils se trouvent assez facilement de plein pied avec les goûts de la jeunesse des villes, d'autant que des cousins ou parents reviennent au pays pour les vacances d'été. Les photos de mariage des alentours de 1960 montrent bien cette évolution.

L'électrification des villages est réalisée dans les années 1950, l'eau courante est installée au bourg au début des années 1960. Les équipements ménagers et sanitaires ne sont pas encore très répandus, ils arrivent plutôt dans les années 1970, de même que le téléphone. Par contre, le nombre d'automobiles passe de quelques unités à plusieurs dizaines.

Les enfants du bourg sont groupés et ne sont pas occupés en permanence par leurs parents, à la différence de ceux de la campagne. Au début des années 1950, une jeune institutrice introduit le scoutisme des louveteaux et louvettes, y compris pour des 12-13 ans. Mais cette initiative ne touche que les écoliers du chef-lieu, ainsi cependant que quelques enfants de carriers habitant des villages proches. Quelques années plus tard, par l'effet d'une plus longue scolarité, une cinquantaine de jeunes de la commune entrent dans une période inconnue de leurs parents, l'adolescence, et s'intéressent au cinéma et aux rythmes nouveaux de la chanson.

### 1965-1999. Adaptation et déclin. Réactions

L'évolution durant le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle est très nette, même si elle est difficile à suivre avec précision. D'une part, les listes nominatives s'arrêtent en 1975 ; après, les résultats des recensements ne sont plus donnés que sous forme de chiffres par catégories socio-professionnelles. D'autre part, le cadre communal n'est plus très pertinent : le lien entre le travail et la résidence se desserre encore et l'activité peut être située à vingt ou trente kilomètres du domicile quotidien. Néanmoins, il est possible de fournir quelques indications sur cette période.

#### *Données quantitatives*

Le milieu des années 1960 constitue un tournant démographique. Entre 1965 et 1999<sup>27</sup>, la commune enregistre 387 décès pour 195 naissances, soit en moyenne deux décès pour une naissance (et même quatre pour une autour de 1980) ; et les départs vers les villes sont bien plus nombreux que les retours pour la retraite ou les arrivées. Les résultats se font durement sentir :

<sup>27</sup> C'est à partir de 1965 que les décès commencent à être plus nombreux que les naissances ; de 1962 à 1964, ces dernières l'emportent encore de 5 unités. Taux en 1954, 1962, 1968 : natalité 15,4 ‰, 15,9 ‰, 10,2 ‰ ; mortalité : 12 ‰, 12,6 ‰, 17,4 ‰.



- la population diminue : 860 habitants en 1968, 575 en 1982, 457 en 1999 ;

- la densité tombe de 27 habitants au km<sup>2</sup> à 14 ; et cette baisse recouvre un dépeuplement de la partie rurale par installation au chef-lieu ou à proximité, dans d'anciennes maisons ou des constructions neuves ;

- la population vieillit : les plus de 60 ans sont 25 % en 1968, 35 % dès 1982, 36 % en 1999 ;

- le nombre des actifs chute : près de 400 en 1968, 256 en 1982, 152 en 1999 (dont 136 avec emploi).

Les artisans sont une quinzaine en 1968 : alimentation : 5 (deux boulangers et trois bouchers-charcutiers) ; bâtiment : 3 (deux maçons et un couvreur) ; matériel agricole : 2 (un forgeron et un mécanicien agricole) ; autres : 5 (un charron, un mécanicien, trois menuisiers).

Si les trois premières catégories travaillent encore dans leur spécialité, les «autres» sont devenus polyvalents : le charron et les menuisiers<sup>28</sup> ne travaillent plus guère que pour le bâtiment ; de même, le mécanicien est devenu électricien, plombier, réparateur des premiers appareils électroménagers pour la plus grande partie de son activité.

Les ouvriers sont également une quinzaine (dont dix carriers-ardoisiers). Les commerçants sont aussi une quinzaine, dans les mêmes catégories qu'en 1962. Dès les années 1960 et surtout dans les années 1970, ce secteur fait preuve d'adaptation. D'une part, l'activité de restauration se développe : aux repas de noces et banquets servis chez l'un des boulangers s'ajoute, au tabac-presse, un véritable restaurant dans une salle refaite à neuf, tandis qu'une cantine ouvrière est ouverte dans le café d'un des bouchers-charcutiers. D'autre part, les mêmes se lancent dans la fabrication de crêpes, l'un dans ses locaux (où il emploie jusqu'à cinq crêpières et deux plieuses), les autres en sous-traitance dans le bourg. Dans un cas comme dans l'autre, la main-d'œuvre est essentiellement constituée de femmes de carriers. La production, un peu vendue sur place, est surtout expédiée à des grossistes. Un peu plus tard, une des boulangères a l'idée d'utiliser la chaleur d'après fournée pour cuire des quatre-quarts, également destinés à l'expédition. Un artisanat alimentaire existe ainsi pendant une quinzaine d'années.

Les autres professions exercées à Locarn en 1968 consistent en une bonne quinzaine de métiers divers (instituteurs, recteur, secrétaire de mairie, agents des P et T, cantonniers, employées de maison, gérante de coopérative) et en un secteur agricole fort de près de 320 actifs (80 % du total).

<sup>28</sup> Mon père a dû cesser son activité en 1965 ; les menuisiers de 1968 étaient charrons au recensement de 1962.

Trente ans plus tard, l'«inventaire des 19 équipements essentiels de chaque commune» donne un tableau assez négatif de la situation. Il est résumé et commenté ci-dessous.

Il n'y a plus ni boulanger, ni boucher-charcutier ; les deux cafés-alimentation générale font dépôt de pain (ainsi que restaurant le midi pour l'un, traiteur de repas collectifs pour l'autre)<sup>29</sup>. Il n'y a plus ni maçon – il vient de prendre sa retraite –, ni électricien ; il y a encore un garagiste (mais il va bientôt cesser son activité). L'école est réduite aux niveaux élémentaire et moyen, la classe enfantine et le cours préparatoire étant assurés à Trébrivan ; le bureau de poste n'est plus qu'une agence, fermée en 2000. Il n'y a pas (mais il n'y en a jamais eu) de librairie, de droguerie, de quincaillerie, de salon de coiffure, d'infirmière, de dentiste, de médecin, de pharmacie.

Le recensement effectué l'année suivante donne les chiffres généraux suivants :

<b>Population active ayant un emploi : 136</b>	<b>Population active sans emploi : 16</b>
Agriculteurs exploitants : 64	(chômeurs, militaires)
Artisans, commerçants : 8	
Cadres, professions intellectuelles : 12	<b>Population non active : 305</b>
Professions intermédiaires : 16	Moins de 15 ans : 77
Employés : 28	Étudiants, Sans profession : 76
Ouvriers : 8	Retraités : 152

On le voit, les informations ne sont pas très explicites. Néanmoins, quelques précisions peuvent être apportées, en plus de celles figurant dans l'«inventaire» ci-dessus. La commune compte un petit atelier de menuiserie (un artisan employant trois compagnons). Par ailleurs, c'est la fin de l'industrie ardoisière (la carrière de Moulin Lande ferme définitivement en 2000) et la concentration du secteur du transport a provoqué le départ des chauffeurs ; seule subsiste un peu d'activité para-agricole.

Tout est-il sombre pour autant ? Il est toujours possible de se consoler en lisant les trois dernières colonnes de l'«inventaire» de 1998 qui donnent les pourcentages pour le département, la région et la France entière. Plus sérieusement, les équipements examinés existent à une distance moins grande que dans beaucoup de régions. Le problème est plus celui de l'autonomie de déplacement et de l'éloignement des familles ainsi que celui des produits frais.

<sup>29</sup> Le tableau indique 2 alimentations générales, 2 cafés, 2 restaurants ; il s'agit en réalité des mêmes commerces.

Si l'on regarde les activités étudiées dans cet article, il est clair que la transmission n'a pas pu se faire dans l'artisanat. Et il n'y a pas eu alentour d'industrie de l'importance des ardoisières (250 à 300 ouvriers après-guerre, encore 160 début 1954). Pour les autres secteurs évoqués, si le passage de témoin a été rare dans le commerce, il semble s'être à peu près effectué dans les exploitations agricoles, du moins celles qui se sont maintenues.

Le déclin ne s'est pas fait sans réaction. On a signalé plus haut les adaptations tentées par plusieurs commerçants. Plus récemment se sont produites des initiatives pour redynamiser la commune. Il y a d'abord eu l'ouverture en 1994 de «l'Institut de Locarn», réunissant divers acteurs économiques bretons dans le but de «concevoir et diffuser un nouveau modèle de développement qui ne soit pas fondé seulement sur l'économie et la finance, mais repose aussi sur les réalités culturelles de la région»<sup>30</sup>. S'il n'a pas eu les retombées locales espérées (implantations d'usines), s'il a été qualifié de «Davos breton» et suscité certaines réserves idéologiques, il poursuit son existence comme club de prospective. Vers la même époque<sup>31</sup>, était lancé un chantier de mise en valeur des ressources naturelles et patrimoniales de la commune qui possède en effet quelques atouts dans ces domaines : une zone de landes où existent des espèces végétales et animales rares, les rochers des gorges du Corong, un trésor d'orfèvrerie religieuse, une église au riche décor, plusieurs chapelles, manoirs et maisons. Ces aspects sont présentés dans une Maison du Patrimoine, inaugurée en 2000, qui propose également des vidéos sur l'utilisation agricole de la lande et sur le travail aux carrières d'ardoises ; des expositions temporaires, des sorties découverte, des interventions en milieu scolaire et des formations complètent l'activité de cette structure.

### *Aspects qualitatifs*

On se contentera ici de quelques notations.

La vie religieuse est marquée par le non-remplacement du recteur à partir de 1982. Un personnage – dont l'importance avait certes diminué – disparaît ainsi de la vie locale<sup>32</sup>. À l'heure du regroupement, la messe n'est plus célébrée qu'une fois par mois à l'église paroissiale. Les cérémonies

<sup>30</sup> Cité par J. Cornette (voir bibliographie).

<sup>31</sup> Un arrêté préfectoral de protection des landes de Locarn (1988) a rencontré le désir d'animation de la commune d'un petit groupe d'habitants réunis en association. D'une convention pour l'entretien des landes, celle-ci est passée à un projet d'écomusée sur ce thème, puis à l'idée d'une structure plus diversifiée.

<sup>32</sup> De 1960 à 1976, le recteur fut Émile Gourhant, apprécié de tous, y compris des ouvriers carriers.



d'enterrements sont animées par des laïques. Il n'existe pas de chiffres récents concernant la pratique, mais celle-ci est devenue minoritaire.

Les conseils municipaux sont composés essentiellement d'agriculteurs, avec au début un carrier, un cimentier et un ou deux ouvriers retraités ; à leur départ, ils sont remplacés par des agriculteurs et des représentants du secteur para-agricole. De 1965 à 1983, la commune est dirigée par une municipalité de gauche dans laquelle le carrier devient premier adjoint ; une alternance se produit entre 1983 et 2001.

Au plan national, la commune reste située à gauche avec cependant quelques aléas en fin de période. Au second tour de la présidentielle de 1965, le général De Gaulle n'obtient que 37 % des suffrages<sup>33</sup> ; aux législatives de 1967 et 1968, la gauche, représentée au second tour par un candidat communiste, se situe aux environs de 55 % ; au référendum de 1969, le «non» approche les 62 %. Les années 1970 et 1980 confirment cette situation : majorité de gauche, avec candidat communiste puis socialiste au second tour, pour les législatives ; vote Mitterrand aux présidentielles. En 1993, la droite est majoritaire dans la commune, le canton et la circonscription. Une distorsion se produit à la fin de la décennie : 51,2 % pour L. Jospin à la présidentielle de 1995, mais 52,2 % au candidat RPR aux législatives de 1997. En 1992, la commune a approuvé le traité de Maastricht à 54 %<sup>34</sup>.

Les années 1970, avec le décès des femmes nées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, voient s'achever le port du costume traditionnel. Le français est bien sûr la langue de communication dominante, mais le breton reste largement utilisé, le passage de l'un à l'autre s'effectuant d'ailleurs très facilement. Mais une autre langue est beaucoup pratiquée sur le territoire de la commune, l'anglais. Beaucoup de Britanniques se sont en effet installés à Locarn et en Bretagne centrale à partir de la fin des années 1980. Ils occupent environ la moitié des maisons habitées du bourg et plusieurs dizaines dans les villages. Leur intégration est inégale.

\*  
\*\*

L'évolution de Locarn au cours des cent cinquante dernières années est la même que celle de nombreuses communes rurales situées à l'écart des axes de circulation et ne disposant pas d'atouts particuliers. À la sor-

<sup>33</sup> Au premier tour, le résultat pour le canton de Maël-Carhaix, est inférieur à 25 % ; il est seul dans ce cas en Bretagne et même dans le grand Ouest (F. Salmon, voir bibliographie).

<sup>34</sup> Au référendum de septembre 1992 (traité de Maastricht), le canton de Maël-Carhaix, trois autres de la bordure ouest du département, ainsi que celui limitrophe du Huelgoat, en Finistère, forment un bloc de «non» dans un ensemble breton de «oui» (F. Salmon, voir bibliographie).



tie de l'époque pré-industrielle, elle a connu une longue phase de dépopulation, doublée d'une phase de dévitalisation, inévitable quand un minimum n'existe plus. S'il faut la caractériser davantage, il est possible de dire qu'elle s'est produite un peu plus tard qu'ailleurs et que la présence d'une population ouvrière en a retardé l'échéance tant qu'elle a existé en nombre suffisant.

Les perspectives sont meilleures qu'elles ne l'ont été. La situation de l'agriculture – qui n'était pas le sujet de cet article – reste bien sûr dépendante de la conjoncture et de décisions extérieures, mais elle a réussi sa restructuration et recherche de nouveaux créneaux. L'artisanat est relancé dans certains métiers (la commune compte actuellement deux menuisiers et deux maçons, représentant une dizaine d'actifs) ; d'autres envisagent de s'établir<sup>35</sup>. La pyramide des âges évolue favorablement par l'arrivée d'une population jeune, à la recherche d'un meilleur cadre de vie et qui soit finit par trouver du travail, soit crée son propre emploi (services à la personne, offre de formation). Des équipements se créent pour accompagner ce mouvement : pavillons-relais pour une première installation, construction d'une nouvelle école offrant de meilleures conditions pédagogiques à des effectifs en hausse ; à l'autre bout de l'existence, un projet de maison d'anciens est à l'étude. Par ailleurs, la commune se pourvoit en réseaux : ceux récents du tout-à-l'égoût pour le chef-lieu, et bientôt celui d'un ADSL performant. La Maison du Patrimoine, en répondant à une attente et en proposant une offre diversifiée, a mis en place les conditions de sa pérennité. L'«Institut de Locarn» a peut-être dépassé le stade des polémiques en devenant un centre de cadres de haut niveau en réorientation d'activité et en utilisant son réseau de relations dans le monde de l'entreprise.

Il s'agit là de signes récents et encore fragiles. Les prochaines années seront décisives.

Daniel COLLET

### RÉSUMÉ

Artisans et ouvriers constituent une minorité dans une population essentiellement agricole. En cent cinquante ans, sur fond d'émigration et de diminution naturelle, elle a cependant connu diverses évolutions.

En 1851 (1 770 hab.), l'artisanat qui occupe 190 personnes, près d'un actif sur cinq, est dominé par la fabrication textile et l'habillement, suivi de la panifica-

<sup>35</sup> Un projet de réouverture des carrières de Moulin-Lande a été rendu public à l'automne 2005.

tion, le reste étant constitué par le bâtiment, le matériel agricole et l'ameublement. Le point commun de ces métiers, dispersés dans les villages, est de satisfaire au plus près les besoins de la population et de l'activité agricole.

Les transformations de la période 1850-1965 affectent l'artisanat qui ne compte plus que 75 actifs en 1906 (1 750 hab.) une quarantaine en 1931 (1 420 hab.) et un peu plus de vingt en 1962 (970 hab.). Les activités porteuses se succèdent : le textile, disparu avant 1900, est remplacé par l'habillement et le bâtiment, puis par le matériel agricole, enfin par l'alimentation tandis qu'un regroupement géographique s'opère au profit du bourg et d'un centre secondaire. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ouverture de carrières d'ardoises dans la commune voisine entraîne l'apparition d'une population ouvrière spécifique qui compte jusqu'à 30 Locarnois dans les années 1950.

Le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle voit le déclin de l'artisanat et la disparition des carriers, mais aussi l'émergence d'ouvriers d'usines, du transport, de l'aviculture. En fin de période (460 hab.), des initiatives locales, l'arrivée de nouveaux habitants, des équipements modernisés apportent un dynamisme relatif.

Jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, à l'exception de familles plus réduites, la vie des artisans et des ouvriers se déroule dans les mêmes cadres religieux, vestimentaires, culturels et d'opinions que le reste de la population. À partir des années 1930, ils entrent dans le jeu politique et contribuent à l'évolution de la commune vers la gauche, du moins pour les votes nationaux ; parallèlement, la pratique religieuse décline et devient minoritaire ; la modernité pénètre puis se développe. Sauf pour la langue bretonne, un adieu à la tradition s'est produit dans les années 1970.

## ANNEXE

### Population de Locarn de 1836 à 1999

1836 : 1525	1872 : 1534	1906 : 1749	1954 : 1100
1841 : 1642	1876 : 1588	1911 : 1763	1962 : 968
1846 : 1746	1881 : 1614	1921 : 1645	1968 : 860
1851 : 1768	1886 : 1673	1926 : 1597	1975 : 695
1856 : 1740	1891 : 1678	1931 : 1421	1982 : 575
1861 : 1655	1896 : 1543	1936 : 1309	1990 : 525
1866 : 1650	1901 : 1637	1946 : 1203	1999 : 457

On observe un premier maximum à 1768 en 1851, suivi d'une baisse et d'une remontée jusqu'à un second, pratiquement au même chiffre en 1911, puis une chute continue sur près d'un siècle.

## SOURCES

La base est constituée par les recensements de population de 1851, 1906, 1931, 1962 et 1968, conservés aux Archives départementales des Côtes-d'Armor : 2 Mi LN 128 et 18 W 10 ; par les statistiques communales de 1954, 1962, 1968 et 1975 consultables à la Direction régionale de l'INSEE et celles de 1982, 1990 et 1999 qui peuvent être trouvés sur le site de cet organisme.

Viennent ensuite les témoignages cités plus haut qui leur ont donné une touche de vie et les sources complémentaires suivantes conservées aux Archives départementales des Côtes-d'Armor :

- enquête de 1938 sur l'artisanat : 9 M 4
- statistiques agricoles annuelles: 6 M 894 (1869-1939)
- culture du chanvre : 7 M 119
- résultats électoraux :
  - vie municipale : élections 3 M 361 (an VIII-1938), 20 W 94, 98, 103 (1947, 1959, 1965) ;
  - tableaux des conseils municipaux : 1044 W 14 (1941-1952), 20 W 137 (1953) ;
  - élections législatives : 3 M 127-130, 134-136 (1902-1914, 1924-1936), 20 W 79-80, 83, 85 (1945 -1958, 1962, 1967) ;
  - élections présidentielles : 1044 W 44 (1965) ;
  - référendums : 1044 W 36 (1962), 40 (1969) ;
  - *Ouest-France* pour les consultations nationales postérieures à 1970.
- V 3867 : P.V. de l'inventaire des biens de la «fabrique» (5 et 7 mars 1906).

*Archives communales de Locarn :*

- délibérations du conseil municipal, 1900-1995 (maires et conseillers municipaux) ;
- registres des naissances et décès 1848-1999 (comptages) ;
- atlas communal 1825.

## BIBLIOGRAPHIE

- MINOIS, Georges, *Nouvelle histoire de la Bretagne*, Paris, Éditions Fayard, 1992.
- DENIS, Michel et GESLIN, Claude, *La Bretagne des Blancs et des Bleus*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2003.
- CORNETTE, Joël, *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, t. II, Paris, Éditions du Seuil, 2005.
- CROIX, Alain, et VEILLARD, Jean-Yves (dir.), *Dictionnaire du patrimoine breton*, Rennes, Éditions Apogée, 2002.
- GAUTIER, Marcel (dir.), *Atlas de Bretagne*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1975.
- JOLLIVET, B., *Les Côtes du Nord, histoire et géographie de toutes les villes et communes du département*, t. III Arrondissement de Guingamp, 1856, Paris, Éditions Res Universis, 1990.
- GAULTIER DU MOTTAY, *Géographie des Côtes-du-Nord*, Saint-Brieuc, 1862.

- OLLIVRO, Jean, *Bretagne 150 ans d'évolution démographique*, Presses Universitaires de Rennes, 2005.
- CHAUMEIL, Louis, *L'industrie ardoisière de Basse-Bretagne*, Lorient, 1938.
- Armor-Magazine, Ardoisières : la mise à mort ?*, n° 138-139, juillet-août 1981.
- Ar Men, Le réveil de Moulin-Lande*, n° 21, 1989.
- HILAIRE, Y.-M (dir.), *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, t. II, Paris, 1987.
- LAGRÉE, Michel, *Religion et cultures en Bretagne (1850-1950)*, Paris, Éditions Fayard, 1992.
- AUBERT, Octave-Louis, *Les costumes bretons, leur histoire, leur évolution*, Imprimerie Prud'homme et Guyon, 1936.
- BALCOU, Jean, et LE GALLO, Yves (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris, Éditions Honoré Champion / Genève, Éditions Slatkine, 1987, vol. III.
- SALMON, Frédéric, *Atlas électoral de la France 1848-2001*, Paris, Éditions du Seuil, 2001.

#### REMERCIEMENTS

J'exprime ma reconnaissance à toutes les personnes qui m'ont aidé dans la recherche d'informations et la rédaction de cet article.

En premier lieu, ma mère, Marie Collet, fille d'agriculteur, femme d'artisan, artisan elle-même, devenue femme de service, puis infirmière et surveillante, qui a alimenté et accompagné ce travail.

Des acteurs de la période, aujourd'hui retraités : Mmes Agnès Camus (boulangerie), Marie Le Mignon (boucherie-charcuterie), Nathalie André (commerçante), Irène Poulizac (ouvrière d'usine), Bernadette Blanchard (carrière), MM. Roger Poulizac et Albert Houarner (carriers), Michel Cotonnec (cimentier).

Des enfants d'autres acteurs : Marie-José Robert, née Collet (charron et tricoteuse), Marie Brémont et Roselyne Le Caignard, nées Robin (charron), Danielle Quilliou, née Le Madec (carrier), Martial Quilliou (mécanicien), Émilien Le Bail (forgeron). J'espère avoir correctement transcrit leurs témoignages.

Roger Pinson, agriculteur retraité, maire de 1983 à 2001, qui m'a fait bénéficier de sa connaissance géographique et économique de la commune, de ses souvenirs municipaux et personnels ; Christophe de Quelen, artisan menuisier, maire actuel, qui a facilité mes recherches et m'a informé du présent, des projets et des espoirs pour Locarn ; Stéphane Rivoal, maire de Maël-Carhaix, qui m'a fourni divers renseignements sur les ardoisières.

Mme Alice Pinson et M. Roger Guillou, qui ont éclairci quelques points.

Vanessa Raux, secrétaire de mairie, et Ronan Le Mener, animateur à la Maison du Patrimoine.

La direction et le personnel des Archives départementales des Côtes-d'Armor.

Marie-José Robert et Yves Le Bonniec qui ont relu et amendé cet article.

Jean-René Couliou, qui a réalisé les cartes.